

La maladie de l'alcool : à voir, à lire, à découvrir...

Dominique de Saint Mars (auteure) et Serge Bloch (illustrateur)
Émilie n'aime pas quand sa mère boit trop (Calligram, 2006)

Que Barbara, la maman de Max et Lili, se retrouve un jour ivre, pourquoi pas ? Mais dépendante de l'alcool, ce n'était pas possible ! Alors, l'auteure, Dominique de Saint Mars met en scène une copine de Lili, Émilie, dont la maman, Isabelle, est effectivement malade de l'alcool.

Lili va en prendre conscience quand elle va passer une nuit chez sa copine. Chaque malade de l'alcool ne réagit pas de la même façon en ayant une consommation excessive. Isabelle peut être euphorique à certains moments puis, d'une minute à l'autre, devenir vraiment méchante. Cette maladie s'inscrit dans une histoire de vie : on le comprend vite ! Isabelle ramène tout à elle et ne semble pas voir qu'Émilie existe. C'est très dur à vivre aussi pour la petite fille.

Paul, le mari d'Isabelle, est souvent parti pour son travail. Il arrive chez lui page 16 et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas particulièrement « psychologue ». Ses réflexions sont sur les registres : « *Tu n'as aucune volonté !* » Ou encore : « *Tu ne changeras jamais...* » C'est vraiment du même niveau que cet élève qui lance à Émilie qu'elle devrait dire à sa mère « *d'arrêter de picoler* »... Ou que de cette autre maman qui déclare : « *Une femme qui boit, c'est encore pire qu'un homme...* »

Les autres élèves à l'école ne sont pas très facilitateurs. Heureusement, à part Lili et Max, il y a aussi Alex qui vient au secours d'Émilie. Il est en fauteuil roulant mais il ne faut pas le chercher !

Lili finit par expliquer à ses parents les « *gros problèmes* » de la maman d'Émilie. Voilà que Barbara demande de l'aide à son propre frère, Jean. Lili



et Max ne le savaient pas, mais lui aussi a eu des problèmes avec l'alcool. Il n'en boit plus... mais il est le premier à reconnaître qu'on n'est jamais guéri. Jean va témoigner de sa propre expérience et va prodiguer de judicieux conseils : par exemple, « *chacun doit être soutenu par un groupe pour que toute la famille aille mieux !* »

Pour la première fois, Isabelle réussit à parler de ses difficultés. À la fin de l'album, Lili est plutôt optimiste : « *Ça va s'arranger !* » Émilie est plus mitigée : « *Peut-être...* » En tout cas, elle admet que c'est la première fois qu'elle n'a pas peur de laisser sa mère. Elle va pouvoir dormir chez Lili.

À Léa et tous les enfants qui ont un parent qui boit beaucoup d'alcool *Papa a la maladie de l'alcool* (éd. Milan jeunesse, 2008)

L'album *Papa a la maladie de l'alcool*, destiné aux enfants, raconte l'histoire de Léa et de son « *lapin tout doux* » – auquel elle confie beaucoup de choses et qui n'est pas très bavards, mais il est toujours là dans les moments difficiles. Léa vit avec la peur au ventre. Son papa boit beaucoup d'alcool, à un point tel qu'il finit par ne plus pouvoir se contrôler. Le ton monte et ce sont des disputes avec la maman de Léa. Celle-ci se réfugie alors dans sa chambre et met ses écouteurs de musique pour ne pas entendre.

Ce qui n'empêche pas Léa de se poser plein de questions : son papa l'aime-t-il vraiment ? Pourquoi sa maman lui trouve-t-elle toujours des excuses ? L'album montre des scènes de la vie quotidienne. Par exemple, son papa qui lui fait des promesses pour le lendemain, mais qu'il n'est pas en mesure de tenir.

Les auteures, Hélène Juvigny et Brigitte Labbé, interrompent par trois fois le récit pour adresser à Léa une lettre pleine de réconfort, d'explications et de conseils. Dans la première, elles lui expliquent que son papa a la maladie de l'alcool. Elles précisent comment cela arrive : l'engrenage... Ainsi, « *les gens qui ont cette maladie ne peuvent plus vivre sans boire d'alcool* »...

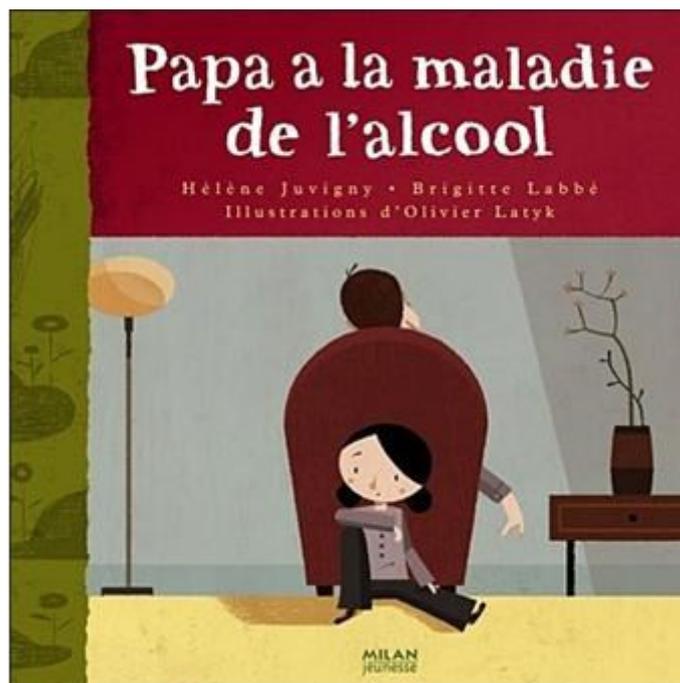
Le récit reprend avec Léa qui va fêter son anniversaire. Elle va inviter ses amis... en espérant que son papa ne soit pas là. Tout se complique quand Charlotte à l'idée de rester dormir chez Léa. Elle suggère même qu'il y ait Marie... Quelle histoire Léa peut-elle bien inventer pour éviter que ses deux amies ne restent le soir, au risque de découvrir la maladie de son papa ? Personne n'est au courant parmi ses amis ! C'est un secret. C'est aussi un sujet tabou entre Léa et sa maman.

« *Hélène et Brigitte* » signent ici leur deuxième lettre pour encourager Léa à en parler : « *Léa, on aimerait tellement que tu sortes de la prison du secret, que tu te sentes libre de parler de tout à tes amis* »...

L'alcool n'est pas l'ami que l'on croit...

June, de Nicolas Moog (6 Pieds Sous Terre éditions, 2011)

L'album de 48 pages (20 euros) est une succession de saynètes avec un thème central : la destruction d'une personne malade et de sa famille par les ravages de l'alcool. Le regard d'une petite fille, June, est privilégié – c'est un mélange d'incompréhension par rapport à ce qu'il se passe



La vie continue, avec tout de même des moments de grande complicité et d'affection entre Léa et son papa. Mais c'est fragile. Il peut très vite s'énerver et aller boire de l'alcool. Dans leur troisième et dernière lettre, « *Hélène et Brigitte* » suggèrent à Léa que c'est trop difficile pour elle de rester toute seule avec sa tristesse, ses peurs et ces pensées qui tournent dans sa tête. Elles l'incitent à rencontrer d'autres enfants qui, comme elle, ont une maman ou un papa qui a la maladie de l'alcool. Ces espaces existent, et on peut y parler, écouter, poser des questions.

Finalement, Léa a compris l'essentiel : son papa a une maladie ; il n'est pas méchant et il l'aime. Et surtout, elle sait que « *des gens peuvent soigner son papa et elle espère très fort qu'il ira les voir bientôt* ». Hélène Juvigny et Brigitte Labbé, et aussi l'illustrateur, Olivier Latyk, espèrent sûrement que l'histoire de Léa aidera tous ces enfants qui sont dans une situation similaire.

autour d'elle, de naïveté infantile et d'un amour inconditionnel pour Otis, son père. La déchéance de celui-ci est violente.

L'auteur illustre très bien la rechute, ce besoin viscéral d'alcool, la dépendance au produit, le déni, les effets



dévastateurs sur le malade de l'alcool et sur son entourage, la maladie qu'on s'efforce de cacher aux autres, la fragilité de la guérison, l'importance du soutien familial, les risques de reproduction des comportements par les enfants. C'est condensé, mais le drame de l'alcool est douloureusement central.

L'auteur explique ses motivations en évoquant les représentations erronées qui sont largement véhiculées : « *J'ai fini par remarquer, au fil de mes lectures et de mes pérégrinations, à quel point la mythologie du loser magnifique enhardissait encore les foules. Le type se sert de grandes rasades de Scotch, se fout de tout, et tire sur sa clope en restant irrémédiablement cool. On nous présente toujours les excès d'alcool sous la forme de la satire légère, on nous montre des bitures potaches, des gueules de bois bon-enfant, des ivrognes clownesques, de ce genre qui, saouls comme des cochons, iront au-devant des pires ennuis mais s'en sortiront toujours comme des chefs, le litron encore vaillant à la main...* »

La réalité est tout autre, précise Nicolas Moog : « *Les revers de la médaille les plus triviaux sont rarement observés : les mensonges, les secrets honteux, les vies brisées, les odeurs de pisse et de vomi. Quand ces problématiques vous touchent de près, l'acuité avec laquelle on regarde alors la chose prend une tout autre tournure. Elle prend l'allure d'une plaie. C'est cette plaie que j'ai eu à cœur d'éclairer avec June* »...

Autobiographie d'un homme à la recherche de lui-même *Alcoolique*, de Jonathan Ames et Dean Haspiel (2015)

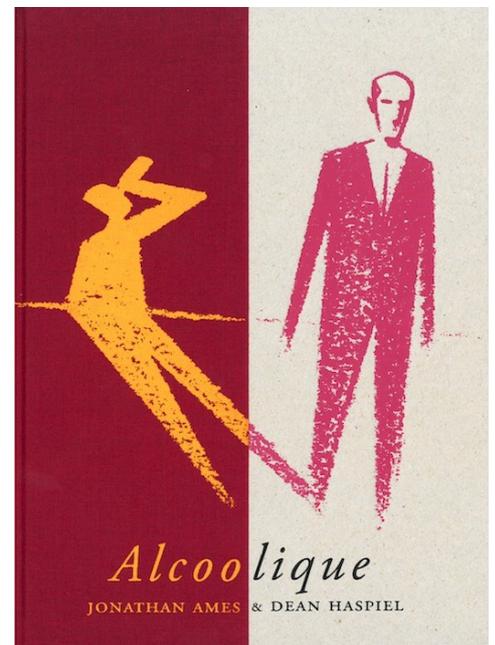
Alcoolique est un album graphique de Jonathan Ames (texte) et de Dean Haspiel (illustrations), sorti aux États-Unis en 2008, traduit par Fanny Soubiran et publié aux éditions Monsieur Toussaint Louverture en 2015. Jonathan Ames présente l'histoire comme une « *fiction où presque tout est vrai* »...

Le récit débute en août 2001. Le narrateur s'appelle Jonathan A. Il a 37 ans et il est alcoolique. Ce jour-là, il a encore trop bu et il se retrouve – il ne sait plus trop comment – dans un break en compagnie d'une petite vieille dame... Pour comprendre ce qu'il peut bien faire là, il nous replonge en 1979. Il a 15 ans et il découvre le goût de la bière. Avec Sal, son meilleur ami, c'est le début des week-ends à bitures. Pourtant, il supporte très mal l'alcool et finit ses week-ends dans son vomi. Jonathan reste malgré tout un bon élève et un sportif hors pair. Il a même trouvé sa voie : il veut devenir écrivain. C'est aussi l'âge des « initiations », mais il vit deux « accrocs » dans sa vie sexuelle et il reconnaît lui-même qu'ils ne vont pas le laisser indemne.

Premiers amours... Premières ruptures... Une amitié – celle avec Sal – qui s'éteint. Mais la vie continue avec ses week-ends de beuverie. Il obtient son diplôme à la fac et nouveau drame : la mort accidentelle de ses deux parents. Il n'a plus qu'une grand-tante, Sadie, qui a 76 ans.

En 1988 – il a 24 ans –, il goutte à la cocaïne... et se réveille la tête dans la poubelle. Il sait maintenant que s'il ne se fait pas aider, il va y laisser sa peau.

Après une semaine en observation à l'hôpital, il engage une cure de désintoxication. À sa sortie, il a « *l'impression d'être un homme à nouveau* ». Il se sent « *jeune, plein de vie* ». En 1990, il publie son premier polar : Ce que l'œil ne voit pas. Son héros, Max Irwin, est chauffeur de taxi, puis il devient détective privé. Il sort ainsi six enquêtes en onze ans.



« *Un roman graphique sublime où le trait expressionniste du dessinateur donne corps et âme à ce récit intime qui flirte avec la vie dans ce qu'elle peut avoir de brutal, d'absurde et de touchant* » (quatrième de couverture).

Les années défilent. Sa vie repose désormais sur quatre constantes : l'écriture, la sobriété, la peur de devenir chauve et les visites rituelles à sa grand-tante Sadie.

« Je ne boirai plus jamais une goutte »...

Et puis en 2000, il a 36 ans, sa vie bascule à nouveau, après treize ans d'abstinence. Il rencontre une femme de 23 ans, graphiste, qu'il appelle Manhattan. Leur relation est très forte mais un jour, après neuf mois idylliques, elle lui annonce son départ pour San Francisco. Tout devient plus compliqué et en août 2001, il voit la « femme de sa vie » dans les bras d'un autre homme. Pour qu'elle ne le voie pas, il pousse la première porte venue... et cette porte est celle d'un bar ! C'est là qu'il croise la petite vieille dame...

Après, c'est la rechute. L'engrenage : alcool, marijuana, cocaïne et, plus tard héroïne... Le narrateur livre ses réflexions, ses ressentis par rapport à l'alcool ou la drogue, par rapport à sa vie dont il reperd le contrôle. « Pourquoi suis-je alcoolique ? », s'interroge-t-il. L'alcool et la drogue lui permettent de lâcher prise, de ne plus s'en faire pour rien. C'est une façon pour lui de chasser la peur. « L'alcool, ajoute-t-il, m'a offert un refuge où je n'avais plus besoin d'être parfait ». Il y a encore cette



Être malade alcoolique et mal supporter l'alcool...

« haine de soi, cette tendance profondément enracinée à l'autodestruction ». Enfin, rappelle-t-il, dans l'alcoolisme, il y a aussi cette addiction purement physique qui amène à toujours en vouloir plus. Tout cela laisse des traces dans le corps et, surtout, il y a une terrible culpabilité, une honte ressentie face à ce que l'on a fait de soi.

C'est enfin la prise de conscience et la détermination : « Je ne boirai plus jamais une goutte ».

Une famille naufragée par les ravages de l'alcool *Mal de mère*, de Rodéric Valambois (éd. Soleil, 2015)

Dans *Mal de mère*, BD publiée aux éditions Soleil en 2015 (221 pages, 18,95 euros), l'auteur, Rodéric Valambois, dépeint une situation familiale qu'il connaît bien puisqu'il s'agit de son histoire personnelle. Il nous fait découvrir l'environnement dans lequel il a grandi : une famille qui se disloque jusqu'à la désolation.

Rodéric Valambois montre l'envers du décor : comment l'alcoolisme peut faire imploser le foyer, y compris quand « on a tout pour être heureux » ?

D'emblée, le dessin d'une table bien garnie nous renvoie à cette image de la famille réunie autour de délicieux mets pour savourer la joie d'être ensemble. Le père de Rodéric Valambois est le maire de la commune ; sa mère est institutrice.

L'auteur replonge dans ses souvenirs et c'est depuis son point de vue d'enfant qu'il décrit un univers familial assez ordinaire, bien que son père soit brusque, distant et très occupé.

Sa mère, quant à elle, est présentée affectueusement : « Elle nous aide à faire nos devoirs, nous chante des

chansons, nous soigne lorsqu'on est malades et nous fait super bien à manger ».

En revanche, les disputes conjugales sont monnaie courante et suscitent bien des insécurités dans le for intérieur du jeune Rodéric : « Maintenant quand ils se disputent, j'ai peur, je scrute le plafond de ma chambre. Et j'attends que ça s'arrête ». La spirale infernale ne fait que commencer.

Une « descente aux enfers »

Le visuel des dessins renforçant le texte, l'auteur décrit avec beaucoup de réalisme les signes qui annoncent l'engrenage de l'alcoolisme. Le comportement de sa mère, Claudette, se transforme peu à peu. Elle qui est rarement malade fait appel à son médecin. Puis elle va se coucher tôt le soir car elle est fatiguée, ne fait plus la cuisine, ou encore manifeste son mécontentement d'être la seule personne du foyer à se charger des tâches ménagères : « De toute façon, je suis la bonniche, ici ». S'ensuivent une amplification de son sentiment d'injustice, de sa dévalorisation, ainsi que de la mésentente conjugale. Jusqu'au jour où le diagnostic tombe :

« *Maman est alcoolique* », comme Vanessa, la petite sœur de Rodéric, l'annonce à son frère. Ce dernier a du mal à y croire et s'en veut de n'avoir rien vu. Les mécanismes addictifs sont insidieux et complexes.

Les membres de la famille se trouvent bien démunis face au problème. Ils sont partagés entre leur envie d'aider l'être aimé, dont ils perçoivent la souffrance, et leur agacement face à tout ce qu'implique une vie rongée par l'alcool. En effet, tout l'entourage est impacté. Le quotidien ne tourne plus qu'autour des désagréments induits par l'éthylisme. Les bouteilles de Porto sont cachées aussi bien dans le panier à linge que sous les matelas des enfants ou le lit conjugal. Elles disent le déni et la détresse de la mère de Rodéric qui s'enferme, de plus en plus, dans cette prison qu'est l'addiction.

La vie quotidienne s'en retrouve chamboulée. Claudette ne parvient plus à suivre le cours de son existence. Aussi Rodéric lui fait-il explicitement remarquer : « *Tu vas à l'école bourrée ! Et ça commence à se voir sur ta tête* ». L'alcool nuit à la santé de cette enseignante mais se lit également sur son apparence physique. Ces stigmates, en lien avec la boisson, font honte à Rodéric. Il ne reconnaît plus sa mère qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Et il se sent d'autant plus impuissant que les adultes autour de lui le sont également : « *J'ai honte que ma mère ait laissé la maison se délabrer à ce point, honte que ma tante et ma grand-mère le voient et jugent ma mère, honte de ne pas m'être rendu compte que je dormais dans un lit dégueulasse* »...

L'espoir puis la déception

Il y aura plusieurs tentatives pour essayer de sortir Claudette de cet engrenage destructeur : une cure de désintoxication, un suivi psychiatrique et des efforts du père de famille pour que les choses s'apaisent. Cependant, aucune d'entre elles ne permettra de remédier au problème de fond : le mal-être de cette femme, mère et épouse qui perd pied.

L'auteur met en avant les difficultés de communication, le déchirement et l'incompréhension dans les familles, et aussi le désarroi des enfants face à la désinhibition de leur mère qui leur confie des choses inadaptées : « *Tu*

rodéric valambois
MAL DE MÈRE



trouves ça normal de nous parler des problèmes sexuels que tu as avec papa ?! », comme Rodéric le reproche à sa mère. Il n'y a plus de limites ; le cadre parental vacille et cela entraîne bien des questionnements et des inconforts chez les uns et les autres. « *J'ai le droit de crier sur ma mère !?* », se demande ainsi Rodéric, en constatant l'absence de réaction de son père.

À travers cette BD, Rodéric Valambois met l'accent sur l'impuissance que peuvent ressentir les personnes touchées par l'addiction à l'alcool mais également celle de leur entourage. Loin de souscrire à une vision binaire sur la question, l'auteur nous livre un aperçu de l'imbroglio psycho-émotionnel et affectif dont il est nécessaire de tenir compte pour appréhender ce sujet. Il est notamment question de l'ambivalence des sentiments à l'égard de cette mère envers laquelle il disait « *avoir du mal à éprouver de la compassion* », étant plus jeune, et pour laquelle, aujourd'hui, il a plus de compréhension, ayant grandi et étant lui-même devenu papa. L'alcoolisme fait des ravages et abîme les liens, mais les souvenirs d'une maman aimante restent gravés dans la mémoire...

Une fiction basée sur une histoire vraie

***Mon père alcoolique et moi*, de Mariko Kikuchi (Akata, 2018)**

Dans *Mon père alcoolique et moi*, manga à caractère autobiographique, Mariko Kikuchi livre un témoignage qui ne laisse pas indemne ⁽¹⁾. Les dessins, sobres, n'édulcorent en aucun cas le récit grave et sérieux qu'ils illustrent.

(1) – Collection « One Shot », 143 p. (9,65 euros).

Le lecteur y découvre les affres de l'addiction à l'alcool et ses conséquences sur la cellule familiale, à commencer par leur impact psychologique sur les enfants. L'auteure y décrit l'atmosphère pesante qui règne lorsque le quotidien est ponctué par les comportements déviants d'un adulte en souffrance. Des réalités difficiles dont il est possible de prendre connaissance à partir de l'adolescence. Aussi semble-t-il délicat de laisser les jeunes enfants aborder ces questions à travers un manga qui est réservé à un public plus apte à encaisser.

Mari ouvre une fenêtre sur un monde à huis-clos. Cette petite fille est, décidément, bien soucieuse pour son âge... Son papa étant alcoolique, sa maman enrôlée dans une secte, elle a des préoccupations liées à la survie, la sienne, celle de sa petite sœur mais aussi celle de ses parents. Cela fait beaucoup pour ses petites épaules. Nous la suivons dans ce véritable parcours du combattant auquel elle est confrontée nuit et jour. Et nous prenons la mesure de la complexité de ce qu'elle endure.

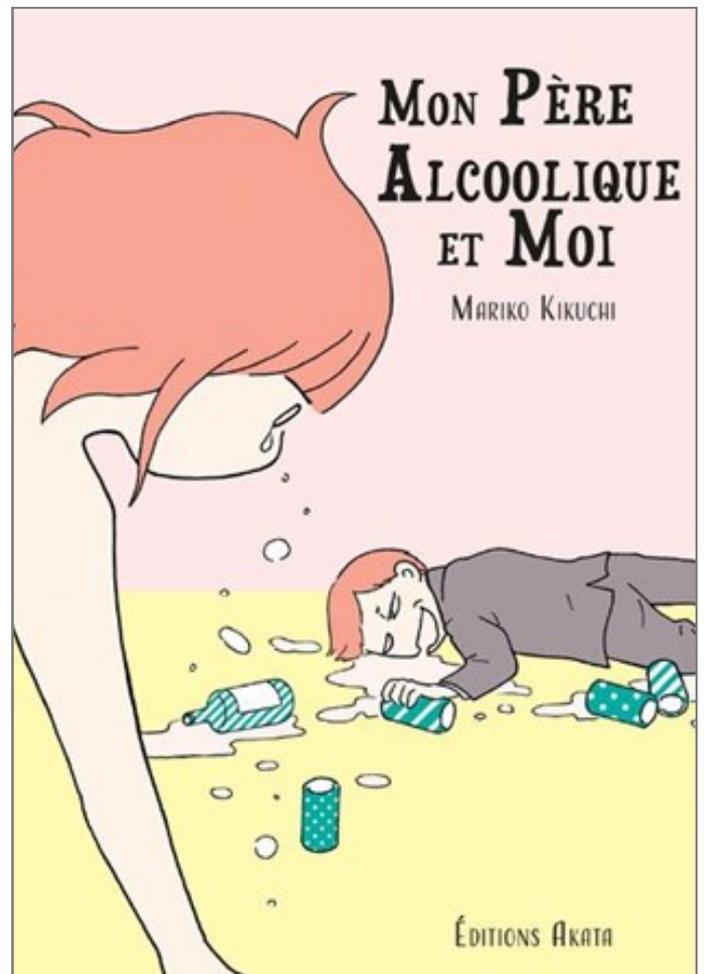
À la violence et aux excès de son père alcoolisé, s'ajoute la souffrance de sa mère dont elle essaie de se protéger, tant bien que mal, comme lorsqu'elle « *fait semblant* » de ne pas la voir pleurer. Sauf la nuit où sa maman vient régulièrement se glisser dans son futon pour dormir près d'elle, ce qui contraint cette petite fille à éponger des douleurs intrusives : « *Je supportais mal de ressentir toute la détresse de ma mère se déverser de ses épaules aux miennes. D'endosser cette tristesse dont je ne comprenais pas la source* ».

Il y a aussi les fois où Mari et sa petite sœur doivent s'occuper de leur père ivre et de son incurie ; elles doivent l'emmener prendre son bain, par exemple. Ici les rôles sont inversés : Mari prend en charge ses parents et l'organisation à la maison, ce qui la pousse à sortir de son enfance et à étouffer ses émotions pour « *préserver sa famille* », nous dit-elle. Étant ainsi sur-responsabilisée, la petite fille ne sait plus discerner ce qui est sain et ce qui est dysfonctionnel ; elle est plongée dans une confusion émotionnelle liée à l'insécurité.

Pour mieux saisir des mécanismes insidieux

De plus, les adultes présents autour d'elle ne lui sont pas d'une grande aide puisque, pour certains, ils ne réagissent pas du fait de leurs propres difficultés et, pour d'autres, ils font l'autruche et ne prennent pas en considération le caractère délétère de ce type de comportements sur le monde intérieur des enfants.

Mari décrit les paradoxes qu'une telle situation induit dans une vie d'adolescente d'abord, où elle s'aperçoit que le côté décalé de son père peut faire rire ses copines : « *C'est que ça doit vraiment être drôle, ces his-*



toires ». Elle se sent valorisée en faisant rire ses copines, sa place est trouvée ! Et pourtant, au fond, Mari a plus envie de pleurer que de rigoler. Plus tard, cela impactera sa vie de jeune femme et ses relations amoureuses notamment : « *Je ne savais pas où poser des limites dans une relation* ». Mari n'a pas de repères structurants. Elle se déprécie et ne sait pas penser à elle puisqu'elle a toujours été amenée à se pencher sur les autres. Comment découvrir ce qu'elle souhaite vraiment, elle, dans les différents domaines de sa vie ? Qu'est-ce qui est sain et fonctionnel ?

Le récit de Mariko Kikuchi offre des clés de compréhension indéniables pour toute personne qui souhaite mieux saisir les mécanismes insidieux de l'emprise, de la dépendance et de la « parentification » de l'enfant. Leurs effets destructeurs sur le plan psychique et les répercussions sur la vie future de chacun sont clairement mis en évidence. Fort heureusement, l'auteure nous dit qu'une telle enfance n'empêche pas la possibilité de renaître à une autre existence dans sa vie d'adulte... Aussi partage-t-elle l'espoir de la résilience, cette capacité à rebondir après un traumatisme, avec pour alliés le temps et le soutien. La mangaka rappelle l'importance de l'entourage dans la reconstruction, la revalorisation de soi, la possibilité de revenir vers ses rêves, ses talents, ainsi que tout ce qui donne du sens et de la saveur à une vie humaine...

L'ambivalence des sentiments face à la dépendance à l'alcool

Les enfants trinquent, de Camille K. (Albin Michel, 2020)

Dans *Les enfants trinquent*, BD publiée aux éditions Albin Michel en septembre 2020, l'auteure Camille K. témoigne des affres de l'alcoolisme en se plaçant du point de vue des enfants. C'est une situation qu'elle connaît bien puisque son enfance a été marquée par la dépendance de sa mère à l'alcool. Pour son premier livre, l'auteure sensibilise les lecteurs à cette problématique.

Ninon est une fillette de 8 ans qui aime beaucoup jouer avec son petit frère, Louis. Dans ces moments-là, ils peuvent se laisser aller à l'insouciance propre à l'enfance. Seulement voilà, cette légèreté se trouve bien souvent malmenée par l'instabilité d'une mère malade de l'alcool que l'auteure représente sous la forme d'un rhinocéros rose.

Les débordements de sa maman font peur à Ninon ; elle ne la reconnaît pas quand elle a trop bu. Et puis c'est dur d'entendre ses parents se disputer, de voir les bouteilles dispersées dans la maison, d'entendre les reproches de sa mère qui, prise dans sa souffrance, remet en question l'amour que lui portent son entourage, ses enfants.

Logiquement, c'est aux parents de rassurer les enfants et de leur dire combien ils les aiment. Alors la fillette est perdue dans ce contexte. Elle est traversée par des émotions contradictoires, elle qui a tant besoin de sa maman : « *Ninon tente de l'aimer malgré tout, de ne pas sombrer dans la colère* ».

Le secret qui pèse sur l'enfant

C'est insupportable pour Ninon de voir sa mère comme un « *animal* ». C'est trop lourd à porter pour une petite fille malgré les discussions avec son père qui lui demande de ne pas en parler à ses copines, à sa mamie, et qui lui explique que sa mère est malade. Il vaut mieux que les autres croient que « *tout va bien* ».

Les situations désagréables ne manquent pas : « *Tous les jours la maladie de maman prend plus de place* ». Ninon en vient même à se demander si les disputes de ses parents sont de sa faute et cela lui cause bien du tourment. Elle se sent tiraillée entre la petite voix en elle qui aimerait « *être gentille* » et la colère liée à sa détresse.

Cohabiter avec le rhinocéros rose

La fillette oscille entre une envie d'aider sa maman et un rejet de celle-ci : « *Va-t'en !* » ; « *Je voudrais que tu dis-*

paraisses » ; « *Tu nous fais honte* », lui lance-t-elle quand elle la voit arriver ivre.

En outre, elle est tout le temps déçue par les faux espoirs d'accalmie, vite rompue ; sa mère ne parvient pas à arrêter de boire de l'alcool.

Ninon essaie de « *garder un semblant d'innocence au cœur du chaos familial* » en jouant avec son petit frère qu'elle cherche aussi à protéger. Ils s'aventurent ainsi dans une jungle imaginaire pour oublier les soucis du quotidien.

Un jour, Ninon se confie à son amie Anna et cela lui fait beaucoup de bien. En sortant du secret et en mettant les mots sur ce qu'elle ressent vraiment, la jeune fille tente, tant bien que mal, de survivre à la maladie alcoolique qui ronge sa mère et ses proches : « *Je me mets en colère mais ça ne change rien. Pourquoi je n'arrive pas à accepter ma mère ?* »

Ce sont des questionnements très compliqués pour une si jeune fille. Camille K. le met clairement en évidence. Les dessins spiralés et autres couleurs « agressives » et sombres dans les moments d'agitation de la mère donnent aussi un aperçu de la tension qui règne.

Ce qui importe le plus à Ninon c'est de rester soudée avec son petit frère : « *Tant qu'on restera ensemble, tout ira bien* ».



Les enfants trinquent est un album de 112 pages (18 euros)